

EPISODE #4

# SWAKOPMUND



NOS AMOURS CONTEMPORAINES

[WWW.CHARLOTTEMAGRI.COM](http://WWW.CHARLOTTEMAGRI.COM)

© 2019 Charlotte Magri

Cet ouvrage est protégé par le droit d'auteur.

Le non-respect du droit d'auteur expose tout contrevenant

à un long calvaire judiciaire perdu d'avance.

*Couverture : © Charlotte Magri/canva.com*

[www.charlottesmagri.com](http://www.charlottesmagri.com)

Nos amours contemporaines

#4

# Swakopmund

Charlotte Magri

Elle contemple l'océan depuis la vaste terrasse. Le bois lasuré d'un blanc éclatant contraste avec le bleu franc de l'eau froide. Elle est assise sur son fauteuil favori, un fauteuil de planteur en teck. La longue portion de plage qui s'étale devant ses beaux yeux fatigués est déserte. Dans ses mains, une tasse de café fumante. Elle la porte de temps en temps à ses lèvres ridées, toujours gourmandes. À ses pieds un petit chien grisonnant somnole, comme enroulé sur lui-même. Sur ses genoux, un chat hirsute et insolent, affalé avec indifférence, se laisse caresser d'un air ennuyé. Le chien ronfle doucement, le chat ronronne discrètement, les vagues bruissent par saccades leur chant immémorial, un petit vent chargé de la fraîcheur du large vient de temps à autre la décoiffer. Elle pense au rugissement infernal des dunes de la Côte des Squelettes. Les immenses dunes rouges et mouvantes qui se jettent dans l'océan et qui hurlent lorsque vous roulez dessus. Elle n'y croyait pas jusqu'à ce qu'elle les entende, tout au bord de ce que les bochimans appellent *le pays que Dieu a créé un jour de colère*.

Hannah était en Namibie depuis quinze ans. Elle était venue sur un coup de tête, pour un *road-trip* en solitaire d'une quinzaine de jours. Prise d'une ivresse proche du désespoir, elle était venue pour y perdre le Nord. Elle voulait basculer dans le sable sa vie et celle qu'elle portait en elle. Elle voulait bousculer sa tête cabochée sur les pistes folles de ce pays improbable, dans un roulis éternel, une démesure sauvage. Au volant de son 4x4 de location, décoiffée, cernée et pleine de sable, elle avait roulé sans fin, secouée autant par ses sanglots que par les irrégularités du terrain, trébuchant sans cesse vers un lieu impossible. Le jour, elle se jetait à tombeau ouvert sur ces pistes qui se déroulaient à l'infini à travers des paysages somptueux et inhospitaliers. La nuit, elle montait la tente pliable sur le toit du 4x4 et bivouaquait, l'esprit totalement vide, comme déchargée par la fureur et les secousses de la journée.

Les quinze jours étaient passés, elle était restée. Elle n'avait jamais réussi à repartir. Pas un seul aller-retour en France depuis quinze ans. Son fils était né ici, à Swakopmund, quelques mois après son arrivée. Aujourd'hui il parle l'afrikaans et l'oshiwambo mieux que le français, tu serais surpris, mon Jean.

Elle se souvenait des jours sombres qui avaient précédé son départ. De sa préparation fiévreuse et erratique d'une fuite qui ne disait pas son nom, de l'égoïsme revanchard qui l'animait alors.

Personne ne comprenait rien à son envol précipité pour ce coin de Terre étrange dont on ne savait rien. Ce foutu pays africain devait bien se situer *quelque part* sur une carte, avoir une histoire, une capitale, quelques guerres civiles à son actif, une *actu* quelconque ? Rien qui ne soit arrivé jusqu'à leur petit village des Landes, en tout cas. Qu'est-ce qu'il lui prenait ? Il n'était même plus possible de lui poser la question. Claquemurée chez elle, Hannah ne répondait plus au téléphone et refusait d'ouvrir la porte d'entrée. Seul son père réussit, un matin très tôt, à forcer le passage alors qu'elle sortait chercher quelques bûches pour nourrir le feu. Il se faufila à l'intérieur de la maison de sa fille et lui prit le lourd panier à bois des mains. Il lui dit doucement :

- Dans ton état tu ne devrais plus faire ce genre de choses, mon Hannah.

Plus tard, devant un café et sa fille toujours aussi mutique, rivée aux images synthétiques que lui livrait son écran blafard :

- Tu nous fais peur, tu sais. Avec ta mère on ne comprend pas cette idée de road-trip, toute cette route, c'est dangereux pour le bébé, même à ce stade. Et puis, on ne comprend pas non plus pourquoi tu tiens à prendre l'avion, à aller aussi loin. Toi qui as toujours été aussi raisonnable... On dirait une idée de ta sœur. Hannah se retourna et lui jeta un regard noir. Enfin peu importe, tu as raison, ce n'est pas la question. Mais qu'est-ce que tu vas aller faire en Namibie ma fille ? C'est à peu près comme si tu allais sur la Lune !

- Pourtant, à plusieurs égards, ce pays est exemplaire de l'Afrique et de l'histoire contemporaine, lui répondit sèchement une Hannah fébrile qu'il ne reconnaissait plus.

Tout à son manque de sommeil et à sa nervosité, elle débita alors à son père ébahi une synthèse des informations amassées au cours de ses marathons de recherches digitales. *La Namibie fut au vingtième siècle le tout premier théâtre d'un plan d'extermination allemand, avec des camps de concentration qui en préfigurèrent d'autres. Les Hereros et les Namas, peuples qui avaient eu le mauvais goût de vivre sur ces terres sauvages et grandioses avant l'arrivée des colons et qui entendaient rester libres, furent massacrés. Seul un cinquième d'entre eux survécurent. Quatre-vingt mille vies furent supprimées. Il s'agit du premier génocide du vingtième siècle. Je n'en avais jamais entendu parlé moi non plus tu sais Papa... La Namibie fut l'un des derniers pays au monde à connaître la décolonisation. En 1990, tu te rends compte ?...*

Son père repartit un peu plus inquiet, se demandant ce qu'il allait bien pouvoir dire à sa mère pour la rassurer. Une fois la porte refermée derrière lui, elle écouta ses pas crisser sur le gravier de l'allée, puis le moteur de la vieille 406 démarra dans le petit matin brumeux. Hannah se leva et se resservit un café noir, le cadran démodé de son réveil-matin indiquait six heures du matin. Elle n'avait encore pas dormi de la nuit. Elle s'approcha de sa cheminée, autant pour se réchauffer que pour contempler les quelques photos de famille qui se trouvaient là. Elle regarda le portrait de sa grand-mère allemande, la mère de ce père qu'elle venait d'envoyer sur les roses, et qui depuis le cliché en question soutenait encore son regard avec un air surpris, des yeux d'une rondeur comique, un gros nez écrasé et des petits bras potelés. C'est un tout petit bébé dans les bras de sa mère. Hilda a quarante-cinq ans sur la photographie sépia, on est en 1949, et elle sourit comme si aucune guerre n'avait jamais eu lieu, *elle*

*sourit du même sourire que le tien, lui avait dit Jean, c'est d'elle que tu tiens ta beauté étrange.* En 1904, alors que le furieux général prussien Lothar von Trotha écrase dans le sang le soulèvement des Hereros et donne l'ordre officiel de tous les exterminer, femmes, enfants et vieillards compris, ma Hilda chérie tu naissais à Munich pendant la fête de la bière, après que Maria Mercedes, ta déjà vieille et très pieuse exilée de mère, ait brûlé quantité de cierges et parcouru tout l'Europe pour visiter des guérisseuses à même de lui permettre de porter un enfant dans cette vie. Ta naissance fut un moment festif et merveilleux, les femmes de la famille récitèrent des prières et jeûnèrent trois jours et trois nuits avant d'aller porter des offrandes, une de tes tantes entreprit même de cheminer nus pieds jusqu'à Compostelle. Hannah reposa le cadre et retourna à son ordinateur. Les images se télescopaient dans son imaginaire embrumé. Elle tentait de s'absorber dans les fils emmêlés d'un passé dense et lourd, où luisait comme pour elle seule un coin de monde oublié. Se dissoudre dans cet unique point de fuite, le seul qu'elle parvenait à discerner dans la stupeur qui la terrassait depuis la réponse de Jean la semaine précédente, sur son répondeur. *J'ai bien réfléchi, je t'aime et je t'aiderai financièrement à élever cet enfant, mais je ne peux pas quitter Liana. Je ne peux pas fuir mes responsabilités comme ça. On le savait, hein, c'est ce qu'on s'était dit.* Projetée dans une solitude lointaine par ces trois phrases qui se voulaient conclure piteusement un amour grandiose, il fallait qu'elle en matérialise la sensation d'exil radical, pour y survivre.

La Namibie lui offrait son oubli du monde, sa nature revêche et la beauté étrange de ses écosystèmes insolites. Elle s'était longuement évadée dans les clichés magnifiques de ses paysages vastes, laissés libres d'épouser les formes que la nature y expérimentait. La faune et la flore semblaient avoir été créées sur-mesure pour ce pays de démesure insolite, où l'humain moderne n'avait jamais réussi à grignoter que des miettes d'espaces à posséder aussi

pleinement que le reste du globe. La vie se démultipliait sous toutes les formes incongrues qu'elle pouvait y imaginer, elle explosait de profusion jusque sous ses allures de désert d'une aridité sans appel. À perte de vue, des paysages où la civilisation n'avait plus cours. Parfois on pouvait voir quelques traces de ses tentatives. Des ruines, quelques épaves. Tout autour, l'espace. Des plantes tantôt exubérantes tantôt tellement sèches qu'elles semblaient minérales, des espèces endémiques qui lui évoquaient des formes de vie extra-terrestres... Et tout ce qui pouvait sembler familier renvoyait à un imaginaire séduisant d'aventures propres à un temps où le monde était encore vierge, à conquérir. Il ne s'agissait que d'un vernis très largement écaillé, et la beauté des photographies de voyage ne pouvait gommer la présence bien réelle de la civilisation industrielle, avec ses mines d'uranium et ses guépards menacés d'extinction. Malgré tout, même sur ces zones de contrastes, la Namibie gardait sa grâce. Des foyers d'occupation humaine, nets et clinquants à la mode germanique, sortaient nonchalamment de l'aridité sableuse au gré d'âpres immensités. Des villages abandonnés, fragments de Bavière aussi resplendissants qu'effrités, émaillaient le désert. Mangés par des coulées de sable qui se déversaient dans les intérieurs lisses et colorés, autrefois si bien dépoussiérés, ces vestiges immaculés dégageaient un charme étrange.

Elle était finalement passée de l'autre côté de l'écran et se dissolvait sans peine dans ces images remises à leurs justes proportions, immenses, écrasantes, délivrantes. Elle roulait et regardait son âme défilier derrière le pare-brise, avec la violence de ses mouvements, le débordement de ses pulsions, ses ruines à l'abandon, l'exubérance d'une vie intérieure dont elle voulait se persuader qu'elle était indomptable. Derrière tout ça, le besoin de faire elle aussi craquer le vernis. Ne plus se confondre avec la belle et lisse image qu'elle avait jusqu'alors renvoyé en permanence, et pour laquelle elle venait de comprendre qu'elle ne pouvait blâmer qu'elle-même. Elle roulait, ouvrait les yeux, laissait le sable



envahir ses oreilles, et c'était tout. Son ventre s'arrondissait sans qu'elle veuille le regarder. Elle avait espéré, dans un silence tacite avec elle-même, que toutes ces secousses la délivrent d'une vie qu'elle ne se sentait pas en capacité d'accueillir, mais le petit s'accrochait. À sept mois de grossesse, quand son ventre commença à la gêner pour conduire, elle finit par abdiquer. *Très bien, tu veux vivre. On va essayer.*

Elle avait débarqué en ville, échevelée, la mine affreuse et un bidon qui ne pouvait plus s'ignorer. Elle avait rendu le 4x4 et pris une chambre d'hôtel au bord de l'océan. *C'est le même océan que celui au bord duquel tu as été conçu, tu sais.* Les murs de la chambre étaient peints en jaune avec un liseré vert. Un balcon à colonnades l'accueillait chaque soir pour de longues conversations avec cet enfant sur le point de sortir du néant où elle avait tant cherché à l'ensevelir. Elle avait finalement envoyé un message à Jean. *Je garde le bébé. Je n'arrive ni à te comprendre, ni à accepter. Je ne suis pas sûre de réussir à te pardonner un jour. Je m'installe à Swakopmund.* Jean crut d'abord à une erreur, le logiciel avait dû planter ou bien la connexion, trop mauvaise, avaient mélangé les lettres. Après vérification, il comprit surtout qu'il ne verrait pas cet enfant grandir. Il ne pouvait pas le lui reprocher, mais il se sentit abandonné.

Le chat s'étira sur ses genoux et en profita pour planter ses griffes dans sa cuisse. Elle le poussa au sol sans trop de ménagements. Ce chat est infect, et tout le monde l'aime. Allez comprendre. Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir doucement et feignit de ne rien entendre. Quelques instants plus tard, le visage de Bokamoso apparut sur sa droite, son beau visage sombre et buriné, avec ses yeux de jais et son sourire immense.

- *Gelukkige verjaarsdag*, mon amour !

Sa belle voix chantait comme à son habitude, et il l'embrassa sur le *r* final du mot amour qu'il prononçait toujours à l'*afrikaan*, avec une suavité et

une rondeur qui émouvait Hannah profondément. Son dernier amourrr, et le plus beau, venait lui fêter un bel anniversaire, les bras chargés d'un extravagant bouquet de soixante roses.

- Des roses en plein désert, Bokamoso, tu es fou ! Elle se sentit rougir et se trouva assez bête.

- C'est toi ma rose du désert, et tu sais quoi, plus tu fanes, plus je te désire.

Beau parleur... Elle avait aimé cet homme, à son corps défendant, dès leur rencontre. Bokamoso dirigeait alors le chantier de la *Maison de soins de Swakop* où elle avait trouvé, presque par miracle, son premier emploi. Quasiment à terme, elle visitait les lieux dans le sillage d'Elspeth, rencontrée quelques jours plus tôt. Elle suivait tant bien que mal l'enthousiasme de la jolie métis qui trottait de bon train à travers le chantier sur ses styletts à paillettes, enjambant avec grâce les bobines de câbles, contournant sans faiblir les parpaings et les redoutables tiges d'acier. Hannah soufflait et peinait, à la traîne et toujours en tenue de bivouaqueuse sans fard, le cheveu récalcitrant sous son casque, le pas lourd. Elspeth, avec son rouge à lèvres rouge vif et ses paupières irisées, semblait insensible à la chaleur, le tailleur impeccable et la frange bien nette sous la visière en plastique orange. Elle s'arrêtait de temps en temps pour attendre sa pesante compagne, se retournant pour l'encourager, répandant sans cesse le joyeux babillage dont elle aimait à s'envelopper, exclamations, explications et cris de joie fusant comme des étincelles. Dès qu'Hannah, poussée par son dernier râle, parvenait à sa hauteur, sa nouvelle amie repartait de son petit trot enlevé sous les yeux froncés des ouvriers dérangés dans leurs tâches.

- Et là, il y a aura la salle d'attente, commune à tous les thérapeutes. On a pensé avec Heinrich que tu serais bien dans cette salle-là, au moins pour commencer, c'est le seul local de plain-pied, après l'accouchement et l'épisiotomie tu nous diras merci tu verras... et c'est aussi le cabinet le mieux exposé pour garder de la

fraîcheur, vu que tu supportes pas la clim, ça peut être utile si tu veux que tes patients survivent. C'est génial, non, ma chérie ? *Great, isn't it, darling ?* Oh, mais regarde-moi la vue depuis cette fenêtre ! *Wonderful ! It's amaaaazing !*

Un sourire radieux sur les lèvres, elle repartit de plus belle.

- Et par là, donc, il y aura la borne d'accueil. Moderne, avec un standard discret et efficace. Avec Heinrich on pensé à la petite... Oh, mais qui vois-je ? Viens que je te présente ma douce baleine, il y a ce charmeur de Bokamoso là-bas.

Elle voleta jusqu'à lui, Hannah maugréant dans son sillage.

- Bokamoso, je te présente Hannah. Elle est française (quelle importance, se demanda Hannah?) et elle est ostéopathe. C'est la perle rare que nous recherchions.

Ils se sont serré la main et Hannah se souvient avoir instantanément regretté la désinvolture avec laquelle elle était attifée. Ce matin-là comme chaque jour depuis son premier pas sur le sol namibien, elle avait enfilé le premier vêtement informe et terne venu, négligeant son peigne comme tout maquillage et tout bijou. Elle eut soudain la sensation de se pavaner avec un panneau clignotant *Ne pas déranger* autour du cou. Pour la première fois depuis Jean, elle avait envie qu'on la dérange. Malgré sa grosseesse exponentielle, son air de sortir tout droit du désert, et sa fatigue, elle aurait aimé se sentir désirable.

- Mignon, n'est-ce pas ? Lui chuchota Elsbeth au creux de l'oreille. Et tu sais quoi ? Bokamoso, ça veut dire *Avenir* en Afrikaan. *That's a sign, darling !* Et sur ces propos scandaleux, ridicules, elle lui fit un clin d'oeil, qu'Hannah jugea déplacé.

- Oui, c'est ça, lui répondit-elle, et je te rappelle que Swakop à l'origine ça veut dire déjections en Nama, donc on va installer un centre médical sur une vieille latrine géante.

Elsbeth eut l'un de ses rires sonores et flûtés, pliée en deux par de longues saccades. *You french people, you are so vain and funny...*

Hannah haussa les épaules. Elle se retourna discrètement et crut voir malgré tout que l'*Avenir* lui faisait de l'oeil.

© 2019 Charlotte Magri

Cet ouvrage est protégé par le droit d'auteur.

Le non-respect du droit d'auteur expose tout contrevenant

à un long calvaire judiciaire perdu d'avance.

*Couverture : © Charlotte Magri/canva.com*

[www.charlottesmagri.com](http://www.charlottesmagri.com)